



Parution : mai 2018  
Format : 12 X 21 cm  
Roman, 208 pages  
Prix : 16 €  
ISBN : 978-2-911137-59-4



9 782911 137594

**CONTACT :**

**Elan Sud, Corinne Niederhoffer**  
233 rue de Rome, 84100 Orange  
Tél : 04 90 70 78 78  
Courriel : [elansud@orange.fr](mailto:elansud@orange.fr)

DILICOM — gencod : 301 243 208 00 14

Page de l'auteur:

[http://elansud.com/boutique/27\\_saligari-myriam](http://elansud.com/boutique/27_saligari-myriam)

# La Pomme d'Ève

Auteur : Myriam Saligari

Roman

Collection : élan d'elles



Pourquoi Mathilde, missionnée à Saint-Félix-de-la-Tour par l'Institut de sauvegarde des monuments historiques, pousse-t-elle la porte de cet hôtel ? Ce n'est peut-être pas un hasard.

La Pomme d'Ève, ancien cloître médiéval, puis maison de plaisir, va susciter bien des interrogations à l'historienne, et se mêler de façon troublante à sa vie, pour l'éclairer sur une question essentielle : le désir.

Mots clés de ce roman :

Le désir sous toutes ses formes, relations amoureuses interdites, relation religion et amour charnel, l'Histoire, l'architecture, le vin, la gourmandise.



## Myriam Saligari :

Après ses études de psychologie, Myriam Saligari a enseigné pendant une vingtaine d'années. Aujourd'hui, elle se consacre aux élèves en difficulté, toujours pour l'Éducation nationale.

Ses premiers écrits sont des ouvrages et articles professionnels.

*Il était temps*, son premier roman, a été primé en 2016 par le jury du Prix « Première chance à l'écriture ».

Du même auteur

*Il était temps* : 978-2-911137-47-1 : éd. Elan Sud 2016

Après la clarté de la rue, pendant quelques secondes je n'avais rien vu. Mais une odeur musquée de vieux cuir, d'encaustique et d'humidité m'avait donné une certitude : je me trouvais dans un lieu d'un autre âge. L'image se précisa. Les goûts et couleurs d'aujourd'hui avaient dû faire un sérieux détour pour éviter cet endroit. Un mobilier sommaire sans aucune harmonie, un vieux tapis, des scènes de chasse cousues sur canevas. Au fond, un long comptoir sur lequel une bouteille surmontée d'un abat-jour éclairait la statuette d'un chat. Qu'est-ce qui m'avait pris d'entrer là ?

Derrière le comptoir, une silhouette sortit de l'ombre. Immobile, froid, un homme m'observait. Tout ce dont j'avais envie à cet instant-là, c'était de retourner sur mes pas, refermer vivement la porte et respirer au grand air. Mais il y avait ce regard.

Ce regard calme, interrogatif, que je ne pouvais ni ignorer ni esquiver... Je préparai mentalement une excuse pour décliner sa silencieuse invitation. Pardon, c'est une erreur, malgré ma valise je ne cherche pas à me loger, et d'ailleurs je ne savais pas que j'entrais dans un hôtel... Je fis un pas en avant et sursautai : le chat brusquement avait tourné la tête et me fixait à son tour avec des yeux de hibou. Visiblement amusé, le réceptionniste lui caressa la tête et ouvrit enfin la bouche. Dès lors, tout fut changé. Ses paroles étaient aussi surprenantes que séduisantes. L'enseigne ne m'avait pas trompée.

À présent, je m'efforçais à tâtons de trouver l'interrupteur du couloir, sur la paroi qui s'effritait. L'homme m'avait indiqué le chemin sans prendre la peine de m'accompagner. Seule dans le noir, j'avais l'impression de pénétrer dans un univers insolite, chargé de promesses. Comme si j'étais entrée dans un film. Quand on sent une intrigue proche. Quand les menus détails prennent l'importance de signes, dont on ne déchiffre pas le sens, mais qui joueront pourtant un rôle dans la trame du récit. J'étais gagnée par un sentiment exaltant, l'intuition que le scénario avait un sens, qui allait se dévoiler au fil de mon séjour.

J'allumai. Le son de la minuterie emplit l'espace. Devant moi, un vieil escalier de pierre s'élevait en spirale. Accompagnée par la pulsation sonore, je me laissai entraîner dans ses contours, en sens inverse des aiguilles d'une montre. Les paroles d'accueil de l'homme avaient mis en éveil mes sens et mon imagination. De quels pas ces marches gardaient-elles l'empreinte ? De quelles réjouissances, de quelles outrances ou de quels drames ces dalles du XV<sup>e</sup> siècle avaient-elles été patinées ? Cette bâtisse n'était pas une auberge ordinaire. D'après ses dires, elle avait connu des siècles de faste, d'attraits et de scandales, en tant que somptueuse maison close. Puis, après des années de déchéance, vendue, vieillie, elle était devenue le modeste hôtel d'aujourd'hui. De son ancienne vocation, seul le nom des chambres avait été préservé. La chambre des miroirs ardents, des doubles sens, la rose perle ou la vert galant...

J'avais choisi la chambre : « Cache-Mire ».

Le temps de tourner la poignée ronde en porcelaine, et j'allais pouvoir contempler le flot de voiles, plumes, coussins de satin et tapis indiens qui devaient m'attendre de l'autre côté. Je poussai lentement la porte et la réalité s'imposa. Un papier peint terni surchargé de volutes ocre qui attiraient l'œil dans une interminable danse obsessionnelle, un lit aux montants de fer, une chaise en rotin. Seul témoignage d'un riche passé, un immense miroir au cadre sculpté, au-dessus d'une cheminée de stuc. Le contraste était déroutant. Je posai mon sac sur la chaise, ouvris la petite fenêtre carrée pour chasser l'odeur de renfermé, rituel qu'avaient dû observer avant moi les locataires précédents. Ma déception était à la hauteur de mes attentes : vertigineuse. Quelques instants plus

tôt, le nom de l'hôtel en grosses lettres m'avait laissé entrevoir un tout autre monde...

Ces quatre mots sur la pancarte m'avaient frappée, et arrêtée sur le trottoir. Une fraction de seconde avait suffi à me projeter plus de vingt ans en arrière, et j'avais retrouvé, intacts, les émois de ce soir-là... Le théâtre de quartier que dirigeait ma mère, le froissement sourd du grand rideau de velours, mon souffle retenu dans le noir, et soudain, sous le faisceau lumineux, l'apparition de Thomas... Son visage clair, ses yeux sombres, ses mains crispées et douloureuses qui caressaient parfois le vide avec une telle tendresse, que je les sentais effleurer mon corps de jeune adolescente au milieu des spectateurs. Et sa voix, sa voix douce et grave, dont les vibrations résonnaient au plus profond de moi. Assise au premier rang, je pouvais voir osciller sa pomme d'Adam, une petite bille qui semblait vivre en secret, soulignant par ses ondulations les accents de son chant, trahissant les instants où, dans un va-et-vient plus rapide, il avalait son émotion. Si mon regard s'éloignait, glissait le long de sa tunique noire, il revenait sans cesse se poser sur son cou, attiré par la rondeur de cette pomme, caractéristique troublante des hommes dont j'ignorais encore tout...

De coutume, à la fin de chaque dernière, tous les participants au spectacle se retrouvaient dans notre appartement au-dessus du théâtre. En général, mes parents offraient du cidre, les bénéfices ne permettant que très rarement d'ouvrir du champagne. Ce soir-là, retranchée dans mon fauteuil, les genoux à hauteur du menton, je ne laissais rien perdre de ses gestes, de ses rires, de ses mots. Il se tenait debout de l'autre côté de la table, caressant rêveusement le galbe d'un petit bol de cidre, de ses doigts fins et blancs. Si ses mains avaient abandonné le lyrisme de la scène, elles n'en étaient que plus intimidantes tant elles paraissaient proches, douces, chaudes, terriblement accessibles...

Puis il s'était levé, et j'avais rivé mon regard sur les lattes du parquet, n'osant le suivre des yeux. Sur fond de conversations et congratulations diverses, j'avais entendu ses pas s'amplifier, à la même cadence que les battements de mon cœur. J'avais levé la tête et il était là, devant moi. Il s'était assis sur le bras de mon fauteuil :

« Alors Mathilde, tu es bien silencieuse, tu prépares un mauvais coup ? » Je sentis le sang me brûler les joues. Étais-je découverte ? Cent fois, les nuits qui suivirent, je ravalai les paroles bredouillantes et le sourire de bécasse, beaucoup trop grand, qui avaient été ma réponse, pour prendre un air détaché et rétorquer un mot spirituel qui l'aurait peut-être séduit... Mais sur le moment, j'avais été incapable d'humour. J'avais, au fond des oreilles et en écho au fond du ventre, le soyeux de sa voix d'homme avec, au comble du bonheur, mon prénom entre ses lèvres, aussi merveilleux qu'un mot d'amour.

Aujourd'hui encore, je croyais l'entendre, avec cette façon d'accentuer le « ma » comme s'il s'agissait d'un possessif, le battement du « t », et la fin du mot en suspens, dans ce « e » muet, ouvert, comme en attente...

Il y avait eu ce soir-là un autre de ces événements imperceptibles qui alimentèrent par la suite les plus douces de mes rêveries. Lorsqu'il fut décrété qu'il était l'heure d'aller me coucher, je dus poliment faire le tour de la pièce pour saluer l'un après l'autre les invités. L'humiliation me parut interminable, chaque main tendue soulignait un peu plus mon statut de collégienne de quatorze ans qui n'avait pas accès aux soirées d'adultes. Il fallut subir la main molle de l'attaché culturel, l'inerte de sa maîtresse, la moite du pianiste, l'étau de l'éclairagiste, avant de pouvoir enfin prendre la sienne, ultime plaisir avant de le quitter, seule compensation que je réservais stratégiquement pour la fin puisque naturellement, l'idée que les autres viennent souiller son empreinte dans ma paume m'était insupportable. Or, ma main ouverte fut arrêtée dans son élan. Il m'avait saisi le menton et posé deux baisers sur les joues. Mais pas de ces bises mécaniques qui claquent

dans le vide, les yeux ailleurs, non, de vrais baisers, avec ses lèvres sur ma peau... Je m'étais ensuite retrouvée dans ma chambre sans savoir comment, peut-être avais-je volé. Je passai les semaines suivantes à esquisser son visage sur les pages de mes cahiers, à rechercher dans les mélanges de mes tubes de gouache les couleurs changeantes de ses yeux, à griffonner des poèmes, à rédiger des lettres, à graver son prénom sur les murs, les arbres, les nuages... THOMAS... THOMAS... THOMAS... THOMAS...

D'autres fois, je revivais mes scènes préférées avec un regard que je voulais neutre et réaliste. Il était venu sur mon fauteuil pour se donner une contenance, l'attaché culturel avec qui il s'entre-tenait lui ayant sournoisement faussé compagnie ; il m'avait appelé Mathilde, quoi de plus normal, c'est mon prénom ; m'avait glissé une phrase passe-partout, et plus tard m'avait embrassée comme on le fait pour les enfants qui vont au lit. Toutefois, cette interprétation était trop opposée à mes désirs, trop caricaturale pour être convaincante, aussi, il me suffisait de m'accrocher à un détail, un regard, une inflexion de voix, pour me laisser emporter par d'autres fièvres. J'en perdais le sommeil. Il fallait qu'il sache. Je projetai de lui adresser un colis avec pêle-mêle mes déclarations d'amour, ainsi que des cadeaux. Pour ses mains, tricotés par mes soins, des gants de laine mauve et blanc, avec une écharpe assortie pour sa pomme d'Adam. Cependant – et je l'ai par la suite cruellement regretté –, je n'ai pas osé le lui envoyer. Je craignais de dévoiler avant tout mes faiblesses, la maladresse de mes réalisations, la naïveté de mes élans, l'immaturation ou peut-être la bêtise de mes écrits. Je le voyais trop bien ouvrant mon paquet, souriant avec indulgence à la vue de ces objets un à un déballés, ces pauvres présents qui lui crieraient beaucoup moins mon amour que ma trop grande jeunesse... Je n'avais pas imaginé qu'avoir la moitié de son âge pouvait aussi être une force, et j'ignorais qu'il était moins abominable de perdre son rêve en risquant un aveu, que de se le voir arraché par des circonstances étrangères. Implacablement.

À peine un mois plus tard, ma mère m'avait appris sa mort dans un accident de voiture. Sous le choc, j'étais restée impassible, comme ces héros de western qui sont encore debout le corps transpercé de balles. Puis elle avait tiré le coup de grâce, à travers ces bavardages dont les gens enveloppent les cadavres, du genre comme-c'est-bizarredire-qu'hier-il-était-encore-vivant-et-aujourd'hui...

La phrase qu'elle prononça fut la pire de ces marques anecdotiques d'étonnement devant la mort :

« Tiens, les derniers mots que je lui aurai entendus prononcer avaient été pour toi... Il m'avait dit quand je suis allée lui régler son cachet, que j'avais une bien jolie fille, et de te saluer pour lui... »

Lentement, je m'étais assise sur le divan, avec, douloureux, ce nœud qui me serrait la gorge, cette tumeur faite de tous les mots qu'il n'entendrait jamais, coincés à présent au fond de mon larynx, cette boule gonflée d'un désir prisonnier, fruit amer que je portais désormais comme le pendant invisible de sa pomme d'Adam palpitante de vie, et que dès lors, pour donner un nom à mes douleurs secrètes, je baptisais ma pomme d'Ève. C'était cette pomme d'Ève qui m'avait empêchée par la suite d'avalier les sodas des fêtes d'adolescents, et le suc des baisers débutants dans les jeux amoureux de mon âge. Puis, peu à peu, le temps l'avait érodée.

Debout dans la rue, en quelques secondes, j'avais tout revécu, touchée par le nom de cet hôtel qui m'appelait irrésistiblement. Son histoire, succinctement racontée par le patron, n'avait fait que m'attirer davantage. *La Pomme d'Ève*... Drôle d'enseigne. Plutôt déplacée pour un hôtel si désuet, et bien plus encore pour une maison close.